*

Il y a quelque cinquante ans, les Gorges de l'Areuse étaient en grande partie inaccessibles; il était impossible, par exemple, de pénétrer dans le Gor de Brayes, sur toute la distance comprise entre les dernières vignes de Boudry et le pont du Gor. On pouvait toutefois, pour passer de Trois-Rods aux Métairies, traverser la rivière au point où se trouve aujourd'hui le pont des Clées, à l'aide d'un tronc grossièrement équarri et dépourvu de garde-fou. Dans le voisinage de la Baume du Four, les allées et venues des pêcheurs avaient esquissé sur le bord de l'eau une sente sans issues; ils l'atteignaient par les rochers escarpés où serpente aujourd'hui le raidillon qui grimpe du pont de Vert à la Prise de Pierre. Seuls quelques botanistes osaient encore s'aventurer dans ces parages. Le Dr Lerch, de Couvet, écrivait à sa sœur les lignes suivantes en 1842: « Tu me demandes des renseignements sur un sentier qui doit longer l'Areuse, entre Boudry et le Champ du Moulin, et qui te paraît une chose fabuleuse. Tu ne te trompes pas; j'ai parcouru mainte et mainte fois les bords de la rivière entre ces deux points, mais je déclare n'avoir jamais trouvé de sentier ni d'un côté ni de l'autre. C'est un passage qui n'est praticable que pour les pêcheurs et les botanistes. Si tu veux aller au Champ du Moulin, il faut, ou bien passer par Rochefort, suivre la route du Val de Travers et descendre vers l'Areuse à partir de Brot-dessous, ou bien monter de Boudry ou de Bevaix au Creux du Van et de là descendre vers la rivière. C'est long, et le sentier n'est pas des plus commode, mais combien sont beaux et intéressants les sites qu'on rencontre »[1].

En 1852[2], M. L. Chapuis, pharmacien à Boudry, signale à la Société des sciences naturelles de Neuchâtel « plusieurs grottes dans les environs de Trois-Rods, qui paraissent renfermer des ossements et qu'il se propose d'explorer ».

Dans l'*Almanach de Neuchâtel* de 1857, le pasteur Guillebert relate sous le titre: *Deux Grottes inconnues*, une double excursion à la caverne des Chaumes et à la Baume du Four. Dans la dernière de ces courses, dit-il, « nous étions guidés par le Neuchâtelois même qui a découvert la grotte: M. le Ch. d'I[3]. » La course date du 2 août 1856.

Pour atteindre la Baume du Four, on passait en 1874 encore[4], par la Prise de Pierre, d'où l'on s'engageait dans un couloir très raide par un saut préalable de trois mètres; le retour s'effectuait par le raidillon déjà nommé qui domine le pont de Vert.

L'anecdote suivante montre mieux encore combien il était peu aisé de circuler dans la contrée. En 1876, les écoles de Boudry auxquelles s'était jointe l'École secondaire de

[1] *Musée neuchâtelois*, 1897, p. 60.

[2] *Bull. de la Soc. des Sc. nat. de Neuchâtel.* T. II. Voir aussi *loc. cit.* T. VI, p. 273: M. Otz y rend compte des premières trouvailles faites dans la Grotte du Four et ajoute: « Pour le moment, on ne peut songer à faire des fouilles dans cet endroit dont l'accès est trop difficile. »

[3] M. le Châtelain d'Ivernois, parrain de M. le pasteur Rosselet, de Couvet, de qui nous tenons ce renseignement. — M. Chapuis aurait donc appris du Châtelain d'Ivernois l'existence de la Baume du Four.

[4] *Une promenade dans les Gorges de l'Areuse*, par Oscar Huguenin. (*Rameau de Sapin*, 1874.)

Boudry-Cortaillod, garçons et filles, en promenade sous la conduite des maîtres et des autorités scolaires, firent une halte au Champ du Moulin, dans l'après-midi. Le site paraissait à tous si charmant, la journée était si belle, la jeunesse si gaie et Boudry si rapproché que l'on s'attarda quelque peu. Il faisait toutefois grand jour au moment du départ. A faible distance du Champ du Moulin le sentier se bifurque; la branche de droite est une charrière qui prend en écharpe la côte boisée et s'élève jusqu'à Trémont, d'où l'on peut aisément gagner Boudry. C'était la voie qu'il fallait suivre. Sur l'étroit sentier la cohorte s'était fort allongée et l'avant-garde s'engagea sur la branche de gauche longeant la rivière. On s'aperçut bientôt de l'erreur, mais quelqu'un prétendit que le passage de Combe Garot serait franchissable et que l'on pourrait atteindre le chemin de Numet conduisant à Boudry par les Métairies. Or, à cette époque, un rocher vertical tombait à pic dans la rivière et barrait totalement la sente; c'est celui que la route actuelle coupe immédiatement en aval de l'usine électrique et contre lequel s'appuie le radier de la prise d'eau du Palier inférieur. Par les basses eaux, les graviers d'atterrissement permettaient quelquefois de tourner ce contrefort. Mais le jour dont nous parlons, le passage fut reconnu complétement impraticable. Que faire ? la nuit venait; l'obstacle franchi, on se fût trouvé à une demi-heure du but; remonter au Champ du Moulin, pour reprendre la bonne route, il était impossible d'y songer dans l'obscurité et par de pareils casse-cou. Il fallut prendre le parti de bivouaquer où l'on se trouvait, à la grande joie de la jeunesse, sinon à celle de ses guides, lesquels se faisaient un sombre tableau des transes des parents. L'un des participants, bon connaisseur de la contrée, réussit à escalader les côtes à tâtons, gagna Trémont et Boudry, puis, ayant rassuré la population, expédia à la colonne en détresse des porteurs abondamment pourvus de vivres. Par malheur, ceux-ci s'égarèrent dans la nuit et s'en consolèrent en dévorant leurs provisions. Pendant ce temps le bivouac s'organisait, en un site d'ailleurs charmant, sur une berge graveleuse, abritée et verdoyante, exactement au point où s'élève aujourd'hui l'usine de Combe Garot. Les plus jeunes des élèves, recouverts de manteaux, étendus sur la mousse, dormirent à poings fermés, bercés par le murmure de la rivière, tandis que les aînés, groupés autour de grands feux et ravis de l'aventure, passaient la nuit à écouter les récits par lesquels pasteur et professeurs s'ingénièrent à leur faire paraître le temps court. A la pointe du jour, la troupe égarée et quelque peu affamée se remit en route et regagna ses foyers pour l'heure du déjeuner.

Nous dirons plus loin comment l'accès de la contrée devint de plus en plus facile, et nous rappellerons les efforts de ceux qui créèrent les premiers sentiers. Mais, on le voit, toute la région comprise entre Combe Garot et Boudry fut longtemps méconnue et même ignorée. Au reste, et jusque vers 1850, on se promenait fort peu dans notre pays; le Creux du Van lui-même ne devint un but d'excursions populaires qu'ensuite des publications des Louis Favre, Fritz Berthoud, Dr Guillaume, Bachelin et grâce aussi au Club jurassien[1].

[1] Nos pères, ne voyant dans les montagnes que des obstacles à la circulation, les trouvaient laides. Jean-Conrad Fuessli, pasteur à Zurich, dans sa *Description géographique et politique de la Suisse* (1770) s'écrie à propos de la vallée d'Engelberg : « Et qu'y trouve-t-on ? Rien que de détestables montagnes qui enserrent un beau couvent; çà et